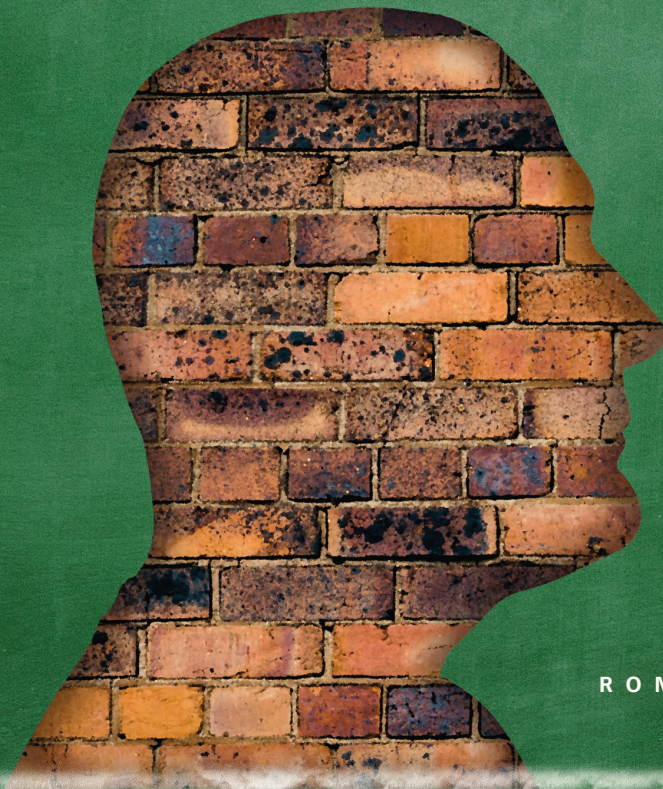


SYLVAIN LAROSE

# Débandé



R O M A N

## Du même auteur

*Être, agir, enseigner en tant qu'anarchiste à l'école secondaire. Enjeux pédagogiques*, M Éditeur (coll. Mobilisations), Saint-Joseph-du-Lac, 2018.

SYLVAIN LAROSE

# Débandé

R O M A N

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2W 2K2  
Tél. : 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca  
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens  
Correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-69-3

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2021

© Les Éditions Sémaphore et Sylvain Larose  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com

*À toutes les personnes qui tentent de transformer  
nos écoles  
en milieu d'apprentissage démocratique,  
coopératif et inclusif.*

AOÛT

## Casus belli

Je ne me sens pas prêt. Pas reposé, le bonhomme. Je ne peux pas croire que je travaille demain. J'ai fini mon année scolaire hier. En tout cas, c'est mon impression. On dirait que mon corps s'insurge à l'idée de repartir la machine.

Il fait beau, là. Fin août, à Laval, tout est génial.

Je suis sur mon patio, en sandales et en short, un verre de vin à la main. J'entends tous les bruits du voisinage. Je me sens chez moi. Une belle journée. *Carpe diem*.

Je ne suis pas reposé. Je travaille demain.

Ce soir, le plus tard possible, je devrai volontairement programmer mon cellulaire pour qu'il me réveille (quelle horreur) à 5 h 45. Je vais alors me lever, m'habiller et prendre le chemin de l'école. Rendu là, je devrai, du verbe *devoir*, reprendre le combat, *mon* combat, là où je l'ai laissé en juin dernier.

Je pense que je n'ai plus la force. De combattre. De me battre.

Mais si je ne lutte pas, tout mon travail, toute ma carrière aurait le goût de l'insipide échec. Je deviendrai une coquille vide, une caisse sans résonance. Vide. Comme le silence qui règne dans la maison.

Il n'y a pas si longtemps, mon été aurait été une série de partys. Party piscine, party billard, party bar. Et surtout, pour commencer les vacances, le célèbre party « 24 heures » de fin d'année. Vingt-quatre heures à triper tous ensemble, ici, chez moi, sur cette même terrasse.

*Prost!* Et de lever mon verre à des souvenirs. Pathétique.

C'était l'époque de ma gang. Non. C'était l'époque de LA gang.

Salem, André, Pierre et Honoré. Et Nicole. Ne pas oublier Nicole. De toute façon, comment oublier Nicole?

Ça fait, quoi, dix, quinze ans? Quinze ans qu'on n'a pas fait la fête ensemble, après l'école? Une méchante gang de gorlots. Les vendredis,

la salle des profs était souvent pleine à craquer. Pleine de profs un peu beaucoup éméchés. Tout le monde avait un verre à la main et quelques-uns, un verre dans le nez. Ça parlait fort pour enterrer la musique : « Ces soirées-là », en boucle, dans le piton... « Collé collé » de la Compagnie créole aurait été plus à propos. Il y avait des mains baladeuses, puis un cri, reconnaissable parce qu'inimitable : « Miiiiichelllllllllllll ! Enwouaille icitte, directeur adjoint de mon cœur ! » Et Nicole d'accrocher Michel par la cravate. Elle entraînait sa proie sur ce qui allait devenir la piste de danse pour le restant de la soirée. Michel n'avait pas le choix ; il entraît, littéralement, dans la danse, sachant que tout le monde n'avait d'yeux que pour Nicole. Tout en elle était sexe. Même les femmes la désiraient.

Le party levait, là, maintenant.

Ça ne bougeait pas assez à son goût ? Nicole en relançait un, et un autre, sans jamais se décrocher de sa première prise. Je n'attendais pas mon tour. J'embarquais sur la piste. Vite.

Baveuse sans bon sens... Je n'ai jamais couché avec elle. Pas que ça ne me tentait pas, pas qu'elle ne me cruaisait pas. C'est juste que, je ne sais pas, ça me paraissait indécent. Ça n'a pas arrêté André ni Honoré. C'était leur histoire, leur façon d'être. Et, de toute façon, c'était eux. Ça allait de soi. Ils ont géré ça aussi facilement que je gère d'aller boire un verre avec un ami. Évidemment, ils trompaient leur femme. Et son mari, dans le cas de Nicole.

Mais ça aussi, ils (et elle) le géraient très bien.

Trop bien.

Merde. Je n'imaginais pas ma dernière journée de vacances comme ça. Tout seul, un peu chaud, à ressasser de vieux souvenirs, plutôt qu'à me préparer mentalement à la guerre. À la guerre d'usure. À la guerre de siège. À la guerre des tranchées. À ma prochaine année scolaire.

Avoir su, je serais allé quelque part avec des amis. Seulement, quels amis ?

Respire, le grand, respire. Bois. Respire.



Demain je me dois, je *leur* dois, de recommencer mon combat. Je n'ai pas l'espoir (je ne l'ai jamais eu) de gagner cette guerre. Comme on dit, la destination ne compte pas, c'est le chemin pour s'y rendre qui nous façonne.

Ah ! Un autre mantra *New Age* pour les faiblards. Le but, l'objectif, il n'y a que ça de vrai. Si tu rates ta cible, tu es un *looser*!

Et moi, je suis le tireur d'élite de mon école.

*Prost!*

## Mobilisation générale

*Sur le fond, ce dressage militaire n'est d'ailleurs rien d'autre qu'un conditionnement de l'individu qui a pour but d'assurer l'obéissance et la discipline au sein des troupes (...).*

— Jean-Luc Leleu, *La Waffèn-SS*

Voilà. Je ne m'en sors pas. Tout recommence, ici et maintenant. Dans le stationnement de l'école. À mon spot habituel, que personne ne songe à me voler. Proche de l'entrée principale. Dans mon auto.

Il fait chaud. Je sue un peu, les vitres sont ouvertes. J'ai besoin d'air. Il y a beaucoup de monde déjà arrivé. Je vois ça à la quantité de chars dans le stationnement. Toutes des petites autos sans caractère. À l'image de leur conducteur.

Déprimant.

Bon. Respirer. Sortir du char. Afficher mon sourire de conquérant. C'est parti! *The show must go on...*

Je marche rapidement, d'un pas décidé. Je sais où je m'en vais. La cafétéria, je pourrais m'y rendre les yeux fermés. Je ne croise personne en chemin, mais il y a du monde qui me voit de loin. Je le sais, je les surveille du coin de l'œil. Là, aucun doute, on vient de faire contact et, sans surprise, ils détournent le regard. Les lâches.

Je ne baisse pas les yeux, moi. Je leur fais peur? Tant pis pour eux. Ils ont choisi leur camp. Ni avec moi, ni contre moi. Des moutons bêlant la nuit, quand personne ne peut les entendre. Sauf les autres moutons, bien sûr.

Hallali!

J'entre dans la cafétéria. J'examine ce qui s'y passe, qui est là, qui parle avec qui. Je cherche mes amis sans être pressé de les retrouver ; je prends plaisir (un plaisir malsain, coupable, immense?) à les passer au crible, tous : profs, membres de la direction, employés de soutien.

Bon, voilà Éric, Chantal, Aguilar et l'éternel Jean-Guy. Ma gang. Enfin, la gang avec qui je me tiens depuis quelques années. Soyons honnêtes, cette gang-là n'a rien à voir avec l'ancienne. LA gang. Celle qui faisait la pluie et le beau temps dans cette école. Mais ce sont de bons seconds, et un bon tiers dans le cas de Jean-Guy.

Ne pas ressasser le passé. Pas maintenant.

Je fonce sur eux. Droit sur eux. Je fais naître des sourires. Je dirais même *l'espoir*. Ils me voient solide sur mes jambes, aussi combatif, sinon plus, qu'avant. Tous soulagés que je n'aie pas laissé tomber. Que je ne les aie pas laissés tomber, eux.

On échange les banalités d'usage sur nos étés respectifs. Rien de spécial, en somme. Qu'Aguilar ait suivi une formation en nouvelles technologies m'intéresse peu. Il n'a pas le choix : il enseigne en science, le pauvre. J'ignore Éric et ses aventures en Europe. Le voyage est intéressant pour ceux qui le font, pas pour ceux qui en subissent le récit. Surtout le récit d'un bègue. Comment fait-il pour enseigner avec ce handicap terrible? Je lui donne ça : malgré cette faiblesse hallucinante pour un prof, ses classes roulent. Quand il se fâche, il n'est pas beau à voir. En fait, c'est le seul moment où moi, je le trouve beau. Puissant. Il en oublie même de bégayer.

On passe aux vraies discussions : les rumeurs de début d'année. Un tel n'est pas rentré. Maladie ou démission? En tout cas, ça ne serait pas une perte pour l'école. Un tel a déjà l'air fatigué... On scrute les nouvelles recrues et, surtout, on tient les membres de la direction à l'œil. Faut être juste : ce ne sont pas tous des pourris, des carpettes ou des mous. Je peux même compter sur deux ou trois d'entre eux ; quand j'utilise toute mon influence, toute ma force de persuasion, je

leur fais faire ce que je veux. C'est-à-dire qu'ils sont alors capables de prendre des décisions difficiles, mais nécessaires. Pour le bien de l'école, de l'éducation, des jeunes.

Ah! Le fameux discours de bienvenue de la direction commence. On attend toujours notre horaire et nos listes de classe.

« Bonjour, j'espère que vous avez... »

Surtout notre horaire de cours. Celui qui va déterminer notre prochaine année scolaire, nos dix prochains mois de vie. Sera-t-elle belle ou pas, cette vie? Je veux des après-midi libres. Des matins aussi. Je ne veux surtout pas de journées en trou de beigne : un cours le matin, un cours à la dernière période, rien au milieu. C'est la définition même de la mort.

« Cette année, nous avons un nouveau plan de... »

Personne n'écoute. On piaffe d'impatience. Il y a quelques années, on recevait notre horaire dès notre arrivée, mais lors du discours de bienvenue, personne ne prêtait attention : tout le monde retranscrivait frénétiquement ses cours dans son agenda, et une dizaine de profs avaient déjà la grosse baboune à cause de leur horaire de merde.

« Je suis personnellement très... »

La direction devrait nous laisser cette première journée entièrement libre. Allez gérer! Nous, on va se préparer à enseigner. Les moutons seront mieux gardés.

« ... l'équivalent d'une convocation, je le rappelle pour les nouveaux. »

Et voilà! La première mauvaise nouvelle de l'année! On a une fabuleuse conférence cet après-midi avec un zigoto universitaire qui va nous parler de notre métier, lui qui n'a jamais mis les pieds sur le terrain. Et de rappeler aux nouveaux, en fait à tout le monde, même aux vétérans comme moi, son caractère obligatoire... Pas question d'aller dans nos bureaux pour faire du travail constructif, ah non! Ce serait du temps trop bien investi!

Au fond, ça fait mon affaire : cette conférence bidon va me permettre de mettre les points sur les *i* dès le début de l'année. Dès le premier jour.

Je souris.

Allez! Finissez-le, votre long discours d'accueil! Je suis content de vous voir, c'est réciproque, bonne journée. Court et efficace.

« ... et je vous remercie de votre écoute ce matin. »

Tout le monde se lève. Le bruit des chaises qui raclent le plancher cache à peine les soupirs de soulagement (ou d'angoisse) des participants. Je prends le temps de saluer les collègues plus importants. J'ignore à moitié les mous en me détournant à la dernière minute ou en feignant voir un ami plus loin. Voilà la première d'une longue série d'offensives : la campagne est commencée. Les canons peuvent tonner la fin officielle de la trêve estivale : je me sens étrangement en forme.

J'attends sagement en ligne mon horaire, décontracté. À tout le moins, j'en ai l'air. Je ne sais plus.

Je reçois mon horaire des mains d'une très gentille secrétaire. Ah oui, on dit *agente de bureau* maintenant... Elle me fait un clin d'œil et un beau sourire, comme si elle avait quelque chose à voir dans la confection dudit horaire. Je lui rends son sourire, sans aller jusqu'au clin d'œil. Pas avant de savoir à quoi il ressemble, ce monstre.

Voyons, voyons...

En deux secondes, j'ai tout décrypté. C'est un bon horaire. Cinq jours-cycle sur neuf sans la dernière période. Je vais donc rarement enseigner le vendredi après-midi. Ça fait mon affaire. Et un seul local, le E-206, avec les fenêtres qui donnent sur le stationnement. Je ne peux pas me plaindre : les fenêtres sont rares dans ce bunker. Je ne ferai pas le nomade cette année. Mais ça, mon ancienneté-école me le garantissait presque à coup sûr.

Bon, faudrait pas crier victoire tout de suite. Il n'est pas parfait, cet horaire. Je vois un de mes groupes trois fois à la dernière période, dont deux jours consécutifs. Ce n'est pas pédagogique. Comment les ados

sont-ils censés être concentrés dans mon cours dans ces conditions ? On va m'entendre.

Pas parfait, mais je vais survivre. Aisément.

Et maintenant, la liste de mes élèves, par groupe.

Évidemment, la plupart des noms me sont étrangers. Quand j'en reconnais, c'est mauvais signe : c'est qu'ils sont classés dans les « difficiles ». Dans le 503, j'en ai déjà encerclé cinq. Cinq ! Ce groupe va être l'enfer du niveau. C'est là que j'entre dans l'arène. Je vais me porter volontaire pour être le chargé de classe du 503, l'enseignant-ressource de ce groupe digne du Royaume d'Hadès... dans deux jours. Juste le temps pour mon collègue qui en est actuellement et officiellement le titulaire de se rendre compte de ce qu'il aura à gérer. Et là, alors qu'il fait déjà des cauchemars rien qu'en pensant à son groupe de débiles, j'interviens. Je lui offre de prendre son groupe en échange du groupe de sport-études. Des élèves déjà très disciplinés. En théorie, du moins. Il y a des coachs mous, des profs mous, des officiers mous. Il y a du mou partout.

Mon collègue va accepter l'échange avec empressement. Et reconnaissance. C'est dans ces situations particulières qu'ici, on m'apprécie le plus. Pour moi, ça ne fait aucune différence. Qu'importe le groupe, j'applique toujours la même formule. Un seul mot. Un seul : *discipline*. J'ai des collègues qui en auraient bien besoin, eux aussi, de discipline.

Le bureau d'Aguilar est tout prêt, et sa porte est ouverte. Je ne perds pas une minute. J'entre. Il m'offre, comme à chaque début d'année, son éternel thé malodorant, que je rejette du revers de la main. Aguilar s'y attendait et remet la tasse sur le comptoir sans trop s'en formaliser. Il siffle, trop content que je me sois déplacé pour le voir. Règle générale, on vient à moi.

Le vrai travail peut enfin débiter. Je lui tends mes listes de classe. Il ajuste ses lunettes et soupire lourdement.

— Ça ne va pas être de la tarte. Surtout pour le 503...

Il me parle de chacun de mes futurs élèves. Il les a tous eus l'an passé. Il les connaît bien. Je prends quelques notes sur un papier ; surtout, je m'imprègne de la « science » d'Aguilar. Il a l'œil pour évaluer un élève, ses points forts, ses points faibles.

Deux heures. Deux bonnes heures très bien investies avec Aguilar, son thé infect et mes futurs élèves.

— Je te connais bien. Tu vas les dévorer tout cru...

Avec son accent latino, ça sonne encore plus cruel.

\*

La première journée est enfin terminée. Il n'en reste que cent quatre-vingt-dix-neuf avant la fin de l'année scolaire. Je rentre à la maison l'esprit tranquille. Tout s'est très bien déroulé.

Sans perdre une minute, je déploie ma petite liasse sur la table de cuisine. Douze feuilles, deux par groupe : la liste d'élèves et son plan de la classe à compléter. J'en rajoute une treizième : les notes que j'ai prises pendant la rencontre avec Aguilar. Hum. La feuille est à peine remplie à moitié. J'ai dû tomber dans la lune. Bon, on va faire avec ça.

Maintenant, qui asseoir où... Faut tenir compte des immanquables changements de groupe d'ici la première journée de cours : des élèves qui ont choisi une option mais qui ne l'ont pas eue, d'autres qui ont coulé un cours l'an passé, des inscriptions tardives, des désistements, des immigrants nouvellement arrivés cet été, etc. Les plans seront modifiés trois ou quatre fois avant même que tout ce beau monde se présente devant moi. Malgré tout, l'exercice est important : la répartition des élèves détermine l'atmosphère de la classe dès le départ. Et les débuts, en toutes choses, sont les moments les plus décisifs.

En plus, j'y prends un certain plaisir. J'ai l'impression de préparer un plan de bataille. Je mets mes troupes en ordre. Je disperse les têtes fortes (diviser pour régner, un classique), les entoure des silencieux. Je regroupe les suiveux près de moi, sans aucun autre leader que moi, leur

chef incontestable. Chaque blague que je vais faire, chaque flèche que je vais décocher aux morons de la classe, les moutons vont en rire et vont m'applaudir. S'ils sont assez nombreux, ça va enterrer le reste de la classe.

Je fais la même chose avec mes collègues. Il suffit d'avoir une masse critique de suiveux avec moi, trop contents de ne pas être la cible de mes flèches empoisonnées, pour qu'ils soutiennent toutes mes attaques, mes critiques, mes propositions. Comme durant la conférence de l'universitaire de ce matin. Lui, il a été facile à piéger, l'imbécile.

« ... nouvelles technologies... »

« ... nouvelles approches... »

« ... la classe inversée... »

Là, c'était trop pour mon vase. Pas la goutte de trop : la chaudière de trop. Ce zigoto croyait vraiment nous faire découvrir l'enseignement et sa formule magique ! Je me suis tourné vers ma gang. Même Jean-Guy semblait tanné, lui qui est si facilement diverti. J'ai levé la main.

Ma gang souriait en se donnant des coups de coude. Le feu d'artifice allait commencer.

— T'es qui, toi, pour me dire de renverser ma classe ? Encore une idée tirée de la réforme ? Après les examens qui s'étalent sur douze cours, après l'apprentissage par compétence, voilà maintenant la « classe inversée » avec tous mes élèves qui ont une tablette entre les mains ! Tu sais-tu ce qu'ils vont faire, mes élèves, avec tes tablettes ?

J'ai pris une pause étudiée pour permettre aux inéluctables commentaires de fuser dans la salle :

— Les casser !

— Regarder de la porno !

— Aller sur Fesses-book !

— Rien !

J'ai repris le micro virtuel, en augmentant le volume de ma voix et en le pointant de mon index :



— Je me demande... As-tu déjà enseigné pendant une année complète dans une école secondaire publique? As-tu la moindre idée de notre (*et là, j'ai utilisé un mot très cher à notre direction et sa commission scolaire*) clientèle? Tu peux-tu me parler de quelque chose qui va vraiment nous servir? De quelque chose qui va permettre à mes jeunes de réussir les examens de fin d'année?

Ç'a été la fin de sa conférence. Même les membres de la direction n'ont pas osé le défendre. J'en jouis encore.

Je me sens particulièrement en forme cette année.

Mon mauvais pressentiment d'hier, c'était juste une petite peur que je m'infligeais à moi-même. Une sorte de trac. Je suis prêt. Je suis même crissement prêt. J'ai une mission. Elle est trop importante pour que je recule. Pas maintenant. Pas demain.

Jamais.

## Les conscrits arrivent

*Pour y parvenir, l'objectif est d'imposer à l'individu un système de valeurs : respect de la hiérarchie et du caractère sacré des ordres donnés, sens du devoir, cohésion et esprit de corps.*

— Jean-Luc Leleu, *La Waffen-SS*

J'arrive de bonne heure. Je salue les collègues. Je fais les plaisanteries d'usage. Il y a de l'électricité dans l'air. Je passe en coup de vent dans mon bureau.

L'important, aujourd'hui, ce n'est pas les collègues : c'est la gang de jeunes sauvages qui va débarquer dans ma classe bientôt. Je monte à l'étage. J'ouvre la porte du local. Tout est prêt. J'ai bien travaillé hier. Je n'ai rien laissé au hasard.

Ça sent bon l'ordre et la discipline.

J'aime bien avoir la première période, le premier jour de classe. Les élèves sont généralement déroutés. Ils n'ont pas encore eu le temps de se renseigner sur leurs camarades de groupe, et certains ne savent même pas qui sera leur enseignant.

Moi.

C'est moi, leur enseignant cette année.

J'entends les pas des premiers arrivants se rapprocher. Quand ils me voient, ils ont un léger soubresaut. Certains, surtout des filles, revérifient leur horaire en espérant s'être trompés. Je ne sais pas pourquoi, je fais plus peur aux filles qu'aux garçons.

Non, non, vous ne vous êtes pas trompés, mes petits dindonneaux...

Ils relèvent les yeux. Je suis toujours là, avec mon sourire bienveillant, à la limite chiant. Un sourire étudié. Le fruit de plusieurs années

d'expérimentation. Un sourire trop invitant, et les élèves me croient leur ami. Le visage neutre ne fait pas mieux : ça rebute trop d'élèves, et je risque de perdre dès le départ ma majorité de suiveux. Deux boulettes classiques de débutant.

Ça fait longtemps que je ne suis plus un débutant.

Les élèves tentent d'entrer dans la classe. MA classe. Ils s'en aperçoivent assez vite quand, essayant de s'y introduire, ils me trouvent bien installé dans le cadre de la porte, les fesses accotées sur le chambranle, le bras tendu le plus haut possible pour former un pont sous lequel ils doivent passer. Le plaisir d'être grand... Je ne bouge pas d'un pouce. Ils doivent entrer en file indienne en se penchant légèrement. Je prends le temps de les regarder quelques secondes. Je les salue du menton, en murmurant un *bonjour* à tout un chacun. Certains me regardent et me saluent en retour ; la plupart baissent la tête.

Joie.

Salem m'avait donné ce truc, lors de ma deuxième année d'enseignement. « Une façon de marquer ton fief ! » À l'époque, Salem ne me connaissait pas bien et prenait des gants blancs avec moi. Aujourd'hui, il me dirait, avec son grand rire : « Une façon de pisser sur son territoire ! »

Je pisse donc sur mon territoire.

Et les élèves le sentent. Ils comprennent bien qu'ils ne sont pas chez eux. Ni chez mes collègues mollassons. Ici, on entre en silence, on s'assoit à la place désignée par mes bons soins, selon le plan de classe mis bien en évidence sur mon bureau, et on attend.

Quand la cloche sonne, je referme assez sèchement la porte. Les « retardés », s'il y en a, et il y en a toujours, n'auront qu'à se présenter au bureau des retards. Ils vont écopier de leur première retenue. Sans doute pas de leur dernière. À moins que le directeur adjoint, un mollasson de la pire espèce, accepte l'excuse du début d'année. Ben voyons ! Ce n'est pas leur première rentrée scolaire, quand même !

Je me dirige lentement vers mon bureau. Je regarde ma classe. Pas un son. C'est normal. La majorité me connaît de réputation. J'en vois tout de même trois qui se font des signes, tentent de communiquer entre eux, d'être drôles... Pas subtils, les gars.

Tout en gardant un œil sur ces trois lascars, je prends ma feuille de présence. D'une voie forte, je donne ma première consigne. Ça va donner le ton pour l'année.

— Quand je vous nomme, vous répondez *présent*.

Et je commence à énumérer les noms. Je ne fais pas de fautes, même pour les noms étrangers. Aguilar m'a appris comment les prononcer. Les élèves sont surpris. La plupart m'en sont reconnaissants. Ils y discernent un signe de respect. C'est aussi une façon de leur dire que personne, même moi, n'a droit au relâchement dans ma classe. Ils entendent, dans tous les sens du mot, mon amour de la discipline et du travail bien fait.

Je constate rapidement que mes trois débiles sont toujours en mode « vacances ». Je nomme le premier d'entre eux. Il répond d'un magistral :

— Je suis là, M'sieu !

J'arrête ma prise de présence. Je le foudroie du regard. Il a le sourire en coin. Ses amis se retiennent pour ne pas pouffer de rire. Le prof osera-t-il, le premier cours...

— Pardon ? que je réponds de ma plus belle voix sèche.

Il répète, déjà moins sûr de lui.

— Ben, c'est moi, M'sieu...

Je darde sur lui mon célèbre regard mâle alpha.

Il ne dit rien ; il a peur de perdre la face, devant la classe et sa clique, dès le premier cours. Il a très mal choisi son adversaire. Trop tard, mon chum.

— Dehors !

Il hésite.

Je pointe la porte et répète, lentement :

— De-hors.

Il rouspète, pas trop fort, juste assez pour que l'on s'en rende compte. Il sort. Il fait mine de claquer la porte, mais il remarque que je le suis des yeux ; il choisit judicieusement de ne pas le faire. Dommage. Je l'aurais cru plus combatif. Même les jeunes cons deviennent amorphes de nos jours. Ça doit être à cause des tablettes ou des cellulaires : ça rend apathique.

Bon. Balayage visuel de la classe : les deux autres se sont soudainement calmés. Beaucoup de jeunes semblent terrifiés, néanmoins quelques-uns sont carrément admiratifs : enfin un prof qui ne va pas se laisser faire, surtout pas par ces trois-là. Qui ne sont plus que deux.

Je me nourris de ces mines admiratives et je prends des notes mentales. J'ouvre des dossiers dans mon cerveau. Je catégorise. Je colle des étiquettes. Et je continue la prise de présence, comme s'il ne s'était rien passé.

En fait, il ne s'est rien passé. Absolument rien. Un non-événement. Le cancre a esquivé l'affrontement à la dernière minute. Bah. Faut voir le bon côté des choses : je n'aurai sans doute plus de problèmes avec lui pour le reste de l'année. L'humiliation publique est un puissant facteur de contrôle des masses. Je n'ai même pas eu à faire l'effort de le rabaisser. Il l'a fait tout seul. Connard d'amateur.

Je donne mes consignes de classe. Ce n'est pas très long.

— Je commence le cours à la cloche. Vous êtes alors assis, à votre place, cahier ouvert, prêt à prendre des notes. Vous avez des questions, vous levez la main.

Voilà pour ma gestion de classe.

Pour le plan de cours, soyons sérieux. Je peux bien prendre une heure pour leur expliquer comment le cours va fonctionner, les objectifs (oui, oui, les objectifs p-é-d-a-g-o-g-i-q-u-e-s) du cours de cette année et leur parler de « signifiante » et de « pertinence »... quelle perte de temps pour tout le monde ! Ça leur rentre par une oreille et ça sort par l'autre.

— À chaque cours, je montre un PowerPlate (une blague que j'ai volée à André) pendant trente à quarante-cinq minutes. Je le complète avec des commentaires que vous inscrivez dans le cahier de notes de cours que je vous ai distribué. Puis, vous faites du cahier d'exercices pour le reste de la période. Seul, pas en équipe. Si et seulement si vous travaillez bien, je pourrais éventuellement permettre les équipes de deux. Et sûrement pas à la première étape, inutile de me le demander.

Il faut être malade pour permettre le travail en équipe dès le début d'année. Ces sessions collectives, en duo seulement, ça peut être le cadeau de Noël, rarement avant. Souvent, il y a des groupes qui finissent l'année en travail individuel. Le travail individuel, il n'y a que ça de vrai. Tu sais qui travaille et qui ne travaille pas. Simple et efficace.

Il reste une trentaine de minutes à mon premier cours de l'année : je suis dans les temps. Je commence donc la matière. Il faut dire que le ministère de l'Éducation ne nous laisse pas beaucoup de choix : les programmes sont tellement chargés. Maudits pelleteux de nuages!

De toute façon, le fait de commencer la matière dès le premier cours les assomme carrément. C'est le dernier clou du cercueil. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir avec moi pour le reste de leur année.

Discipliné, difficile, mais juste.

Ils ont enfin un prof qui sait où il s'en va. Un prof qu'aucun élève ne pourra détourner de sa voie.

— Il existe deux sortes d'Amérindiens...

— Faut dire *Autochtones*, M'sieu!

Long respire.

— Comme je disais, il existe deux sortes d'Amérindiens.